



L'Italien construit en silence

Ouvriers Davantage de travailleurs étrangers que de Suisses sont sur le chantier de l'Expo

Cindy Mendicino

Décembre 1963. Le chantier de l'Expo bat son plein: 298 ouvriers italiens s'activent aux côtés de 290 Suisses. Au total, 5149 travailleurs étrangers ont œuvré pour l'Exposition nationale. L'année suivante, à l'échelle du pays, on dénombre 89% d'étrangers dans le secteur du bâtiment et des routes, 70% dans l'hôtellerie. En Suisse, un tiers des ouvriers viennent d'ailleurs. Pour les deux tiers, ils viennent d'Italie. «Les années 60 sont un pic de présence massive», explique Morena La Barba, chargée d'enseignement au Département de sociologie de l'Université de Genève et auteure du livre *La migration italienne dans la Suisse d'après-guerre*. Ils n'ont pas de droits, un accès très limité au logement. C'est la période des petites annonces qui précisent: «Pas d'Italiens ou d'Espagnols.»

Les organisateurs de l'Expo stipulent au sujet du logement des ouvriers qui travailleront sur le chantier: pour les étrangers, «il ne faut pas prévoir d'aménagements particuliers; même des pièces à plusieurs lits seront admissibles». Pour les ouvriers suisses, en revanche: «Il serait à prévoir des logements d'une pièce pour personne seule.» Ce sera finalement aux entreprises mandataires de les loger.

L'historienne Morgane Bianco l'explique dans son article intitulé «Ces étrangers qui ont construit l'Expo 64»: si les dirigeants reconnaissent l'apport des immigrés d'un point de vue économique, l'apport humain n'est à cette époque pas pris en compte. C'est en 1967 que Max Frisch écrit la célèbre phrase: «On a fait appel à de la main-d'œuvre, il est venu des hommes.» Dans son film de 1964 *Siamo italiani*, Alexander J. Seiler dit: «Comme «problème», ils font l'objet de discussions - comme êtres humains, ils restent inconnus.»

Une armée pacifique

Dans le livre souvenir de l'Exposition nationale, on peut lire: «Nous manquons d'ailleurs de forces humaines aussi; et des centaines de milliers de travailleurs étrangers franchissent, comme une armée pacifique, nos frontières. Italiens, Espagnols, d'autres encore, ont permis à notre industrie de tourner à plein régime. Et nous ne pouvons plus parler de travail helvétique sans leur reconnaître la part qu'ils y ont prise.»

L'année 1964 représente peut-être le paroxysme de la schizophrénie helvétique à l'égard des travailleurs italiens. Jamais le pays n'a été autant en contradiction entre ses besoins de croissance et son sentiment xénophobe galopant. Six ans avant la première initiative Schwarzenbach, les Italiens sont toujours plus visibles et les Suisses toujours plus inquiets. S'ils sont présents depuis la fin des années 1800, les Italiens arrivent en masse depuis le sud du pays durant les années 60. «On voit une sorte de jalousie de la jeunesse, de la gaieté, de la façon de s'habiller, poursuit Morena La Barba. Et on voit apparaître un imaginaire sur leur mode de vie dans le Sud, jugé primitif.» A cela s'ajoute la crainte que le communisme fasse son arrivée via ces travailleurs.

En parallèle à la montée de la xénophobie, des accords sur le statut des saisonniers et des ouvriers sont en négociation et se dirigent vers un assouplissement (*lire ci-contre*). Le nombre d'Italiens qui font venir leur famille en Suisse s'accroît. Tout comme leur envie de rester, de participer à la vie publique. Les colonies



Chantier de l'Expo, 1963. Au total, 5149 travailleurs étrangers y auront œuvré. KEYSTONE

«On voit une sorte de jalousie de la jeunesse, de la gaieté, de la façon de s'habiller. Et on voit apparaître un imaginaire sur leur mode de vie dans le Sud, jugé primitif»

Morena La Barba, chargée d'enseignement au Département de sociologie de l'Université de Genève

libres connaissent un deuxième souffle. Elles avaient été créées par les vagues d'immigrés qui avaient fui le fascisme jusque dans les années 40. Vingt ans plus tard, elles se structurent en associations pour favoriser l'intégration.

Le rôle des médias

Face à l'intolérance croissante, «les médias publics, radio et télévision, reçoivent un double mandat», explique Nelly Valsangiacomo, professeure à la Faculté des lettres de l'UNIL et spécialiste des questions ouvrières et de l'histoire sociale et culturelle des médias, notamment. D'une part, TV et radio ont une mission d'intégration des ouvriers italiens. En mai 1964, l'émission *Un'ora per voi* est diffusée pour la première fois. Elle le sera jusqu'en 1989. L'idée: faire un programme pour les Ita-

liens de Suisse. On y voit leurs conditions de travail, de vie. On leur donne la parole.

Le second mandat se veut civilisateur: faire comprendre qu'ils vont rester et qu'il s'agira de s'y faire. L'émission *Continent sans visa*, par exemple, s'applique, par la voix d'un membre de la Commission fédérale pour la main-d'œuvre étrangère, à déconstruire les clichés qui circulent au sujet des immigrés italiens.

Ils parlent fort? C'est pour exprimer des idées tout à fait anodines et il ne faut pas assimiler cela à de l'agressivité. Ils envoient tout leur argent au pays? Seul un tiers des gains quitte la Suisse. Et encore, ce sont les cas les plus extrêmes. Ils sont partout, ils envahissent? Leur a-t-on seulement laissé une place? Ils sont incapables? Non, simplement pas formés. «Et c'est notre travail de le faire.»

Statut précaire et initiatives hostiles

● Les négociations de révision des règles en matière d'immigration font l'objet de trois ans de discussions entre la Suisse et l'Italie. Un accord est signé en août 1964 et entrera en vigueur en avril de l'année suivante. Il assouplit les règles en matière de regroupement familial notamment. Rappelons que les saisonniers devaient retourner dans leur pays trois mois par année et avaient l'interdiction d'emmener leur famille en Suisse. Une logique de «rotation» et non d'intégration. Qui n'a totalement disparu qu'au début des années 2000.

«Les Suisses se font d'énormes illusions s'ils croient que, à la longue,

nous pouvons demander à notre Etat voisin qu'il nous mette à disposition seulement des bras et qu'il laisse sur place les familles, femmes, enfants et personnes âgées», écrivait le conseiller fédéral Hans Schaffner en août 1964.

Le nouvel accord prévoit notamment que les ouvriers annuels puissent désormais être rejoints par leur famille après dix-huit mois. Les saisonniers doivent attendre quarante-cinq mois, répartis sur cinq ans. L'obtention du permis C, néanmoins, reste fixée à dix ans. La possibilité de changer d'emploi après cinq ans est inscrite, tout comme celle d'obtenir un permis annuel après

cinq ans de suite en Suisse en tant que saisonnier.

L'année qui suit ce nouvel accord, une première initiative visant à limiter le nombre de travailleurs étrangers est lancée par le Parti démocrate-chrétien zurichois. Elle n'aboutit pas. Vient ensuite, en 1969, la première initiative Schwarzenbach: elle impliquerait le renvoi de 300 000 étrangers, en limitant leur proportion à 10%. Elle est rejetée en juin 1970.

La seconde initiative Schwarzenbach propose, quant à elle, de fixer le nombre d'étrangers à 500 000. En 1974, elle est elle aussi refusée.

Témoignage

«On a donné nos bras, mais aussi notre présence»

Aldo Argenti a choisi Renens pour son climat. Un an et demi après avoir quitté Terni pour Le Locle, en 1959. «L'ambiance était géniale là-haut, mais vous avez vu ce temps?» En août 1960, il repart pour l'Ombrie, histoire d'épouser sa chérie restée au pays et de pouvoir l'emmener avec lui sur les bords du Léman. «Vu que j'ai tout de suite eu un permis de travail, je pouvais la prendre ici, c'était important.»

A Renens, Aldo est embauché chez Matisa. C'est un ami italien qui lui présente le patron. Ce dernier lui trouve immédiatement un appartement. «Il venait d'être construit, c'était le dernier de l'immeuble à être libre! On a eu de la chance.» Aldo se met ensuite à son compte, dix ans après son arrivée.

Cinquante-cinq ans qu'Aldo est installé en Suisse, mais ses souvenirs de l'Italie des années 50 sont intacts. «On ne pouvait pas discuter avec les chefs, l'ambiance était vraiment mauvaise. Quand je suis arrivé ici, j'ai trouvé merveilleux que le patron passe tous les matins pour voir que tout allait bien.»

Il a quitté son pays natal davantage pour des raisons idéologiques qu'économiques. «Oui, il y avait la paie. Mais j'aurais pu rester en Italie et avoir une très bonne place. Sauf que, pour ça, j'aurais dû prendre ma carte au Partito democratico cristiano. Et j'ai dit non, je ne suis l'esclave de personne. Ici, je me suis senti plus libre.»

Libre et bien accueilli? La réponse fuse: «Oui, et je ne dirai jamais du mal de la Suisse. J'ai respecté tout le monde et tout le monde m'a respecté.» Seul petit bémol: le souvenir de matches de foot, alors qu'il était entraîneur, dans le cadre de ses activités à la Colonie libre italienne de Renens. «Quand nous allions dans de plus petites villes ou des villages, on nous criait parfois des choses. On nous disait de rentrer chez nous. Ça ne faisait pas plaisir, bien sûr. Mais je préparais mes joueurs à ça et tout se passait bien, on ne se bagarrait pas.»

A la réflexion, Aldo admet que «les années de l'initiative Schwarzenbach, c'était un peu dur. On en parlait beaucoup à la colonie, que je présidais (*ndlr: et qu'il préside toujours*). C'était imbécile quand même! Parce qu'il faut se souvenir que les Italiens sont venus pour travailler. Ils ont collaboré pour la grandeur de la Suisse. Dans l'association, presque tous les jeunes avaient participé à la construction de l'autoroute, par exemple. On a donné beaucoup. Nos bras mais aussi notre présence. Et notre argent, on le dépensait ici.»

Et l'Expo? S'il n'y a pas travaillé, Aldo en garde un souvenir fort et joyeux. «J'y suis allé plusieurs fois, c'était magnifique. J'ai même de la famille qui est venue d'Italie et je les y ai emmenés. Ils ont trouvé génial. Vous savez, je venais d'une petite ville provinciale. Pour nous, c'était exceptionnel.»

Visitez l'Expo secteur par secteur dans notre webdoc www.24heures.ch/expo64